

La Suisse best-seller

Entrée libre

Jean-Jacques Roth
Rédacteur en chef adjoint



C'est étrange, ce besoin jamais rassasié d'expliquer la Suisse. On pourrait penser que le pays s'est normalisé, à force. Que ses clichés ont pris de l'âge, que ses excentricités politiques sont entrées dans les mœurs. Mais non. L'étrangeté helvétique semble au contraire connaître un attrait renouvelé si l'on en juge par le nombre de livres qu'elle suscite. En quelques mois, le délicieux suissologue Diccon Bewes a commis en anglais un hilarant «How to Be a Swiss - An Instruction Manual»; le directeur suisse de TV5 Monde, André Crettenand, a écrit «Suisse, l'invention d'une nation»; Marie Maurisse a étrillé l'accueil des hôtes français dans «Bienvenue au paradis»; et le journaliste français Jean-Pierre Richardot analyse «La Suisse à l'heure du Brexit».

Face au climat plombé répandu dans tant de démocraties fatiguées, la Suisse est en passe de devenir une bonne idée

Aucun de ces ouvrages n'a toutefois eu l'impact qu'on attend du «Dictionnaire amoureux de la Suisse» qui paraît jeudi prochain. Le livre de Metin Arditi mettra du baume au cœur de tous les Helvètes qui n'ont de plus grande jouissance que d'intéresser leur puissant voisin et d'être aimés par lui. Les libraires sont ravis, en Suisse surtout, car l'activité éditoriale française est au point mort en raison de la campagne présidentielle. La Suisse est donc un bel objet de diversion et un réel espoir de ventes: qui n'aime pas se contempler dans le miroir de son propre génie? De ce point de vue, le «Dictionnaire amoureux» devrait ravir l'ego national. Rien dans cet exercice d'admiration cultivée n'est en effet de nature à déranger les consciences. Au contraire. Metin Arditi connaît d'autant mieux la Suisse qu'il a dû, comme la plupart des immigrés, la conquérir. Il a l'amour des convertis. Notamment lorsqu'il considère notre délicate horlogerie démocratique. En cela, son dico amoureux est le symptôme d'un phénomène plus large. La démocratie directe n'est en effet plus l'objet de goguenardise qu'il a longtemps été, surtout vue de France. La participation citoyenne apparaît au contraire comme un élixir de remobilisation. Un levier susceptible de ramener le citoyen au politique dont il s'est détourné, dégoûté. Telle est bien la nouveauté: face au climat plombé répandu dans tant de démocraties fatiguées, la Suisse est en passe de devenir une bonne idée, à droite comme à gauche.

jean-jacques.roth@lematindimanche.ch

Claude Régy, sublime doyen du théâtre

Claude Régy est habité par la même ferveur qu'à ses débuts, il y a soixante ans.

AFP/Joel Saget



Légende Le metteur en scène n'a cessé de monter les plus grands auteurs contemporains. A 93 ans, il présente «Rêve et folie» de Trakl, à Lausanne.

Mireille Descombes

Claude Régy, 93 ans, ne viendra pas à Lausanne. Au Théâtre de Vidy, les représentations de «Rêve et folie» de Georg Trakl, sa dernière mise en scène créée en septembre dernier à Nanterre (lire encadré), se feront donc sans lui. «Vu mon âge, j'ai un peu renoncé à accompagner les tournées, nous confie-t-il au téléphone. Mais jusqu'à l'année dernière, je peux me vanter d'avoir assisté à toutes les représentations de mes spectacles. Cela me permettait notamment de surveiller qu'ils ne se déforment pas, qu'ils ne déraillent pas. Mais dans «Rêve et folie» l'acteur Yann Boudaud est tellement extraordinairement inspiré et conscientieux que je peux m'absenter sans problème.»

Aucune préparation, aucun ancêtre

Claude Régy a porté à la scène les plus importants écrivains contemporains, de Marguerite Duras à Jon Fosse en passant par Nathalie Sarraute, Peter Handke ou Sarah Kane. Avec lui, les superlatifs deviennent toutefois vite creux et réducteurs. On ne parlera donc pas de carrière mais de démarche ou de recherche pour qualifier cette ferveur qui, depuis ses débuts, l'habite et l'anime. «Je me demande comment j'ai pu créer un nouveau spectacle à peu près chaque année pendant soixante ans. Pour moi, c'est un mystère absolu», s'étonne-t-il, comme s'il s'agissait de quelque chose ne lui appartenant pas tout à fait. Il est vrai que le monde de la scène a représenté pour lui une conquête de tous les instants. «Metteur en scène, je n'avais rien pour l'être, aucune préparation, aucun ancêtre. Rien. Le désert. Ce désert sans doute a été mon meilleur allié», écrit-il dans «Du régal pour les vautours», un opuscule qui accompagne le film qu'Alexandre Barry lui a consacré.

Claude Régy - né en 1923 à Nîmes - a grandi à Montauban dans une famille protestante «très bourgeoise, d'une très grande inculture». À l'adolescence, la lecture de «L'Idiot» de Dostoïevski agit sur lui «comme un coup de hache qui brise une mer gelée». Il ne connaît du théâtre que les émissions dramatiques qu'il écoute à la radio. C'est pourtant curieusement ce monde-là qui l'attire. Son père s'y oppose. Le jeune homme plie dans un premier temps, commence le droit et les sciences politiques. Mais rapidement, son désir le rattrape. Il abandonne ses études pour se former à l'art dramatique avec Charles Dullin, Tania Bala-

chova et Michel Vitold. En 1952, il signe sa première mise en scène, la création en France de «Doña Rosita» de Garcia Lorca. L'année suivante, il monte «La vie que je t'ai donnée» de Luigi Pirandello où il fait jouer sa propre professeuse, Tania Balachova. Une audace qui, aujourd'hui encore, l'épate.

Très vite, Claude Régy s'éloigne du réalisme et du naturalisme psychologiques pour explorer d'autres territoires, travailler sur le vide, le silence, la lumière. «Je ressens, je crois, avec beaucoup de force, le désir d'un théâtre qui n'en serait plus un, en ce qu'il serait le lieu de toutes les présences, le lieu des choses elles-mêmes. Faire de ces espaces clos, illimités, qui par chance nous restent encore: les théâtres, des lieux du laisser-être, renonçant à toute forme de hiérarchie entre pensée, corps, objet, texte, voix», note-t-il dans ses «Écrits».

Dans cette recherche, plusieurs rencontres vont le marquer. Des rencontres de hasard, comme il aime à les désigner. Et parmi ces compagnonnages, celui qui l'a associé à l'écrivaine Marguerite Duras dont il monte en 1968 «L'amante anglaise». «Il s'agissait d'un spectacle sans spectacle, se souvient-il, avec sur la scène un acteur simplement assis sur une chaise - en fait deux acteurs successivement - et l'Interrogateur, joué par Michael Lindsay, installé dans la salle. Et cela fonctionnait parfaitement. Les spectateurs venaient nous voir après la représentation et nous parlaient des images qu'ils avaient vues, des images très précises et qui, pourtant, étaient uniquement créées par leur imagination. Marguerite Duras donnait l'exemple d'un théâtre qui repose principalement sur l'écriture. Ce fut pour moi une

révolution. Cela m'a permis de faire ensuite un travail que l'on peut qualifier de différent.»

Cette volonté de parvenir à percer l'intériorité de l'écriture, cette capacité à imaginer «que la langue n'a pas encore été inventée» exige des comédiens des qualités rares. Claude Régy les a notamment rencontrés chez Michael Lindsay ou chez Valérie Dréville pour laquelle, dit-il, il a «une véritable dévotion». Et quand il ne trouve pas des acteurs capables de l'accompagner dans ces territoires peu explorés, il va les chercher dans les écoles ou dans les stages. C'est ainsi qu'il a découvert Yann Boudaud, en 1996, à l'occasion d'un stage organisé au Théâtre de Vidy. Le comédien a, depuis, joué dans plusieurs de ses spectacles. Et c'est lui qui va nous inviter dans la langue fracassante et subversive du poème en prose «Rêve et folie» de Georg Trakl.

Claude Régy a souvent ri lors de notre entretien. Mais quand on l'interroge sur la place éventuelle du rire, voire de l'humour, dans ses spectacles, il retrouve soudain cette gravité sereine, un brin austère - on n'est pas issu d'une famille protestante sans en conserver quelques traces - qu'il porte si bien: «Je pense que l'humanité se divertit trop. Et je ne suis pas le seul. Pascal, notamment, a dit des choses de cet ordre. Non, le divertissement n'est pas mon fait. Pour moi, la vie et la mort - qui sont la même chose ou, en tout cas, qui sont liées l'une à l'autre - sont des choses graves. C'est notre destin inéluctable. Par conséquent, il ne s'agit pas tellement de rigoler, ni de faire le clown.» ●

«Rêve et folie», de Georg Trakl, mise en scène de Claude Régy, avec Yann Boudaud. Théâtre de Vidy, Lausanne, du 28 février au 4 mars. www.vidy.ch

«Rêve et folie» de Georg Trakl, mort à 27 ans d'une overdose

Les spectacles de Claude Régy ne se racontent pas. «Rêve et folie» moins peut-être encore que les autres. Sobrement porté par le comédien Yann Boudaud, il emmène dans l'univers ardent et fracassé du poète autrichien Georg Trakl. Poème en prose de quelques pages, ce texte fulgurant date de début 1914. Quelques mois plus tard, son auteur, mobilisé sur le front de l'Est, meurt à l'hôpital militaire de Cracovie d'une overdose de cocaïne. Il n'a que 27 ans. Chez Georg Trakl, la vie et l'œuvre semblent indissociables. Né en 1887 à Salzbourg dans une famille de commerçants aisés, il connaît une enfance étouffante. Adolescent, il s'engage

dans une relation incestueuse avec sa sœur Grete, de quatre ans sa cadette. À la culpabilité liée à cet amour et qui hante sa poésie, s'ajoute la consommation de drogues. Pour abriter «Rêve et folie», Claude Régy a imaginé une voûte gris clair, un espace souterrain qui lui semble bien correspondre à l'écriture de Trakl tout en permettant de jouer avec la lumière. «Avec ce spectacle, précise-t-il, j'ai essayé d'aller encore plus loin que dans les précédents. J'ai beaucoup travaillé sur l'obscurité et sur l'incertitude de la vision, sur le doute concernant ce que l'on voit, sur la possibilité qu'il y ait autre chose que ce que l'on voit.»